

Journal de Roubaix

Quotidien de Roubaix-Tourcoing et de la Région

BUREAUX
BOULVARD - 85-77, Grande-Rue, Tél. 273.22. 273.13 et 273.14.
TOURCOING - 11, rue Faidherbe, Tél. 233.21.
LILLE - 11, rue Faidherbe, Tél. 233.21.
PARIS - 20, boulevard Poissonnière, Tél. Provenance, 71.24.
BOULOGNE - 100, rue de la Bastille, Tél. 4.44.
ANCIENS DIRECTEURS:
Jean Roboux
Alfred Roboux
Madame Alfred Roboux

ABONNEMENTS
Nord et départements limitrophes:
3 mois 40 fr.
6 mois 75 fr.
1 an 140 fr.
Autres départements et colonies:
3 mois 45 fr.
6 mois 80 fr.
1 an 145 fr.
Compte chèque postal Lille 57 à Roubaix

Les troupes alliées ont évacué la région située au sud de Trondhjem et se sont rembarquées à Aandalsnes

En annonçant cette décision à la Chambre des Communes, M. Chamberlain n'a pas caché les difficultés de la campagne de Norvège, dans laquelle les Allemands avaient initialement une grande supériorité. Mais il a exprimé la volonté des Alliés de la poursuivre



Les îles Lofoten, où les Alliés ont posé des mines, devant Narvik. Ph. SAFARA. (24.076)

« Si nous n'avons pas atteint notre objectif, les Allemands non plus n'ont pas atteint le leur, cependant que leurs pertes sont très supérieures aux nôtres. »
« Nous n'avons aucunement l'intention de laisser la Norvège devenir un théâtre secondaire d'opérations, mais nous n'allons pas nous laisser prendre au piège d'une dispersion de nos forces. »
« Nous continuerons à saisir chaque occasion qui nous sera offerte en Norvège d'infliger des pertes à l'ennemi; mais nous ne devons pas nous laisser aller à oublier la stratégie à long terme qui nous permettra de gagner la guerre. »

« Nous continuerons à saisir chaque occasion qui nous sera offerte en Norvège d'infliger des pertes à l'ennemi; mais nous ne devons pas nous laisser aller à oublier la stratégie à long terme qui nous permettra de gagner la guerre. »

« Nous continuerons à saisir chaque occasion qui nous sera offerte en Norvège d'infliger des pertes à l'ennemi; mais nous ne devons pas nous laisser aller à oublier la stratégie à long terme qui nous permettra de gagner la guerre. »

Un combat naval dans le Kattegat

Stockholm, 2 mai. — On mande de Göteborg au « Tidningarna Telegram byras » qu'on aurait entendu dans l'après-midi de mercredi le bruit d'une canonade venant du Kattegat.
Les premières nouvelles indiquent que des transports allemands, convoyés par des unités de guerre, auraient été attaqués par des avions et des navires anglais à environ dix milles au large de la petite île de Roeroer, sur la côte ouest.
On aurait aperçu deux groupes de vaisseaux et un grand nombre de petits bâtiments survoltés par de nombreux avions. Malgré la distance, le bruit de la canonade était si violent que les vitres des maisons de Roeroer ont vibré pendant deux heures.
Quelques-uns des navires se seraient arrêtés sur les lieux, probablement pour assister les bâtiments attaqués.
De différentes localités, on annonce qu'au moins un des navires serait en flammes et qu'un autre aurait été coulé.
A la suite de ces opérations, la plupart des navires se seraient éloignés en direction du Nord.

Les communiqués officiels

Communiqué du 2 mai, au matin
Rien à signaler.
Communiqué du 2 mai, au soir

Activité des éléments de contact.
Une rencontre de patrouilles dans les Vosges a tourné à notre avantage.
Au cours des dernières opérations en mer du Nord, un de nos contre-torpilleurs a été gravement endommagé. Un de nos bâtiments de patrouille a sauté sur une mine et a coulé.
D'autre part un de nos sous-marins a torpillé un sous-marin ennemi.

La Yougoslavie rappelle plusieurs classes et veille à ses frontières

Bucarest, 2 mai. — Bien que certaines mesures de précaution aient été prises en Yougoslavie, sur les frontières albanaise et allemande, on dément dans les milieux généralement bien informés, les nouvelles selon lesquelles le Reich et l'Italie auraient fait d'importantes concentrations de troupes sur ces frontières.
Dans les milieux responsables yougoslaves, les regards sont plutôt tournés vers la partie sud du pays et vers la frontière albanaise où, pour des raisons d'ordre géographique, certaines précautions normales ont été prises.
On ne croit pas, d'autre part, que l'importance des troupes allemandes dans la région de Klagenfurt dépasse quatre divisions accompagnées de trois à quatre cents avions.
Malin en Yougoslavie comme dans d'autres pays, un certain nombre de classes ont été appelées, mais le calme règne, aussi bien dans les milieux officiels que parmi la population.



Une patrouille française dans un petit bois, entre Rhin et Moselle. Ph. Keystone-Illustration (71.341)

LÉGÈRE DÉTENTE EN MÉDITERRANÉE

L'ambassadeur d'Italie à Washington a confirmé à M. Roosevelt que Rome n'envisageait aucun changement dans son attitude de non-belligérance

L'entretien que l'ambassadeur des Etats-Unis, M. William Phillips, a eu jeudi matin à Rome avec le comte Ciano, a fait suite, en quelque sorte, à celui que le représentant de la grande République nord-américaine a eu mercredi avec M. Mussolini.
On apprend, en effet, que les deux hommes ont procédé à un tour d'honneur et l'on croit savoir qu'à cette occasion, le chef de la diplomatie fasciste a fait à son interlocuteur des déclarations apaisantes touchant les intentions de l'Italie à l'égard de la Yougoslavie.
Comme on le sait, des bruits avaient couru ces derniers temps concernant d'éventuelles initiatives italiennes contre la Yougoslavie.
Au cours de l'après-midi, M. André François-Poncet, ambassadeur de France à Rome, a eu un entretien prolongé avec M. William Phillips. Il avait tenu à s'informer sur les entretiens de l'ambassadeur des Etats-Unis avec M. Mussolini et le comte Ciano.
Sir Noël Charles, chargé d'affaires de Grande-Bretagne a effectué la même démarche dans un dessein analogue.
D'autre part, à Washington, M. Colonna, ambassadeur d'Italie, s'est entretenu avec M. Sumner Welles, secrétaire d'Etat adjoint aux affaires étrangères. Il s'est rendu ensuite à la Maison Blanche, accompagné de M. Welles, pour conférer avec le président Roosevelt.
Après l'entretien qui dura une heure, M. Colonna a déclaré, dans les milieux diplomatiques américains, que l'ambassadeur avait communiqué à M. Roosevelt les assurances de M. Mussolini que l'Italie n'envisageait aucun changement dans son attitude de non-belligérance à l'égard du conflit européen.
Ces assurances ont été le résultat direct de la démarche faite la veille par M. Phillips à Rome où, dit-on dans les mêmes milieux, l'ambassadeur aurait exprimé, dans son entretien avec M. Mussolini, le désir du gouvernement des Etats-Unis de voir s'améliorer la situation instable en Méditerranée.
M. Phillips a fait remarquer que si cette situation instable persistait, le gouvernement des Etats-Unis se trouverait obligé, pour des raisons de sécurité, d'intervenir aux dépens américains de se rendre en Méditerranée.
M. Phillips a fait remarquer que ces nouvelles assurances de non-belligérance, portées par le représentant américain, porteraient un coup sérieux aux lignes de communications italiennes déjà touchées par l'ordre britannique fermement la Méditerranée à ses navires. Ces nouvelles assurances de non-belligérance, portées par le représentant américain, porteraient un coup sérieux aux lignes de communications italiennes déjà touchées par l'ordre britannique fermement la Méditerranée à ses navires.
Ces nouvelles assurances de non-belligérance, portées par le représentant américain, porteraient un coup sérieux aux lignes de communications italiennes déjà touchées par l'ordre britannique fermement la Méditerranée à ses navires.

EFFORT NAVAL

Une nouvelle, qui a été récemment et sobrement donnée par l'Amirauté anglaise et qui, au contraire, aurait dû être annoncée à son de trompe, est celle de l'entrée en escadre des cinq grands vaisseaux de ligne britanniques, le « King-George-V », le « Prince-of-Wales », le « Duke-of-York », le « Jellicoe » et le « Beatty ». Deux seulement d'entre eux devaient être achevés dans le courant de la présente année : tous viennent de l'être, par un effort sans précédent des arsenaux de nos alliés.
De trente-cinq mille tonnes chacun, ces navires, longs de deux cent vingt-cinq mètres, portent une cuirasse de près de quarante centimètres d'épaisseur à l'épreuve des bombes de cinq cents kilos, dix pièces de 356 m/m, limite du calibre imposé par les accords de Washington, et seize pièces anti-aériennes capables de volatiliser un avion à douze mille mètres. Grâce à des compartiments étanches d'un type nouveau, ils peuvent résister au choc de six torpilles tirées simultanément.
Ces cinq unités seront bientôt augmentées d'une sixième, plus moderne encore, le « Lion », sur lequel seront montées des pièces de 406 m/m, tirant des obus de douze cents kilos.
Parallèlement, la France mettra bientôt en service un cuirassé ayant à peu près les mêmes caractéristiques, le « Richelieu », que suivront le « Clemenceau », le « Jean-Bart », la « Gascogne ».
Soit une douzaine de navires de ligne de première grandeur et de première force qui, d'ici la fin de l'année, seront tous en activité.
A l'heure où la flotte allemande est en partie détruite, c'est l'affirmation, — à laquelle ne peut rien changer la solitaire apparition, sur l'Adriatique, du « Vittorio-Veneto » italien de trente-cinq mille tonnes, lui aussi, — d'une supériorité écrasante de notre part, sur toutes les flottes du monde, de la mer du Nord à l'Extrême-Orient, des Orcades aux Dardanelles, fait considérable, de nature à encourager nos amis, à faire réfléchir ceux dont la politique éniématique ne nous permet pas de dire s'ils sont nos amis ou nos ennemis.
Il se peut que les événements de Norvège ne tournent pas immédiatement au triomphe. Mais notre maîtrise de la mer, garante de la victoire, démontrera, avec le temps, son efficacité. L'entrée en ligne de la plus puissante escadre que les mers aient jamais portées sera un facteur dont l'avenir dira la supériorité importance.
JEAN DUHAMEL.

LES PREMIÈRES LEÇONS DE LA GUERRE NORVÉGIENNE

PARIS, 2 MAI (Minuit).
Le discours prononcé par M. Chamberlain n'a pas surpris les Français qui se rendaient bien compte que la guerre de Norvège était particulièrement difficile et que les Allemands dominaient encore les forces alliées, tout au moins au sud de Trondhjem.
M. Chamberlain a défini les causes de cette supériorité. Mais ces premiers succès, si pénibles qu'ils puissent être pour les Alliés, ne doivent pas nous faire jeter le manche après la cognée. M. Chamberlain, tout en mesurant très exactement l'étendue de l'effort à accomplir et des risques à courir, a déclaré notamment que l'Angleterre et la France n'abandonnaient pas la partie en Norvège. Si des troupes se sont rembarquées à Aandalsnes, elles n'ont pas quitté les côtes norvégiennes sans esprit de retour. Ainsi que l'a dit le premier ministre britannique, il faut attendre quelques jours pour juger sagement de la situation.
Aussi bien, même si l'on suppose que les Alliés puissent être obligés d'abandonner l'ennemi la Norvège méridionale, il ne faudrait pas perdre de vue les avantages qu'ils ont obtenus dans cette affaire scandinave. La route du fer est coupée, et bien coupée. Les quantités de minerai que les Allemands pourraient obtenir par la voie de terre Kiruna-Lulea seraient disproportionnées avec leurs besoins, la port de Lulea n'étant pas outillé pour ce genre de transport et le golfe de Bothnie étant pris par les glaces d'octobre à mai.
En outre, la bataille de Narvik, les combats navals qui l'ont précédée et suivie, ont marqué la destruction d'une partie considérable de la flotte allemande. Est-ce que de pareils résultats ne comptent pas ? Même s'ils s'accrochent provisoirement au sol norvégien, les Allemands, qui vont être dans l'obligation de disposer de forces importantes pour garder le pays, auront fait un mauvais calcul.
Une guerre comme celle-ci est une guerre pleine de surprises et d'aléas et, comme le disait M. Paul Reynaud, une guerre où il n'y a pas seulement des victoires. L'essentiel, c'est de gagner la dernière, et celle-là, nous la gagnerons, quoi qu'il advienne auparavant.
René ROUSSEAU.



Le régiment d'infanterie coloniale du Maroc, dont le drapeau (à gauche) est le plus décoré de France, est rendu par l'Arc de Triomphe, accompagné d'un détachement de fusiliers marins. Ph. Franco-Presso (24.076)

UNE HISTOIRE DE BRIGAND

Il y avait une fois un brigand qui, posté à un carrefour, dépouillait sans pitié tous les voyageurs trop faibles pour lui résister. Nouveau Cartouche, il semait la terreur à vingt lieues à la ronde. Il avait d'ailleurs toutes les astuces et ne se contentait pas d'assailir les gens sur la route, il allait chez eux leur mettre le couteau sur la gorge. Et les habitants tremblaient pour leurs biens et pour leur vie, mais ils ne se résignaient pas à se laisser dépouiller et à se voir enlever leur honneur. Ils se réunirent en foule pour l'attaquer et lui enlever l'envie et la possibilité de continuer ses exploits. Certaines personnes même, dans l'espoir sans doute d'être épargnées, se montraient pleines d'indulgence et donnaient toutes sortes de mauvaises raisons pour expliquer la conduite du bandit. Elles trouvaient, par exemple, qu'il avait le droit de vivre et qu'il devait chercher les ressources nécessaires là où elles se trouvaient, c'est-à-dire chez les autres. D'autres personnes se barricadaient dans leur maison et, malgré les exemples nombreux et récents de bris de clôture et de pillage, s'imaginaient qu'elles y étaient en sûreté.
En bref, la faiblesse des uns, l'aveuglement des autres faisaient que notre brigand serait devenu bientôt, par la terreur et le crime, le maître de la région, si trois ou quatre types courageux n'avaient décidé de mettre fin à ses méfaits. Ils lui déclarèrent une guerre sans merci, assiégèrent son repaire et, finalement, l'abattirent comme un chien.
Que nos stratèges d'océanistes ne sentent qu'une seule chose importante à augmenter chaque jour notre force pour arriver à dominer partout l'ennemi sur tous les fronts et dans toutes les armes. Quand nous aurons atteint ce résultat, nous serons à la merci de l'Allié. En attendant, travaillons et travaillons !
Louis BARTON.



La vallée de Gudbrandsdal, qui descend d'Oso vers Trondhjem Ph. N.Y.T. (24.067)



Quelques-unes des maisons qui ont été détruites par la chute d'un avion allemand chargé d'explosifs sur la ville britannique de Clacton-on-Sea. Béliogramme N.Y.T. (A.3.271)